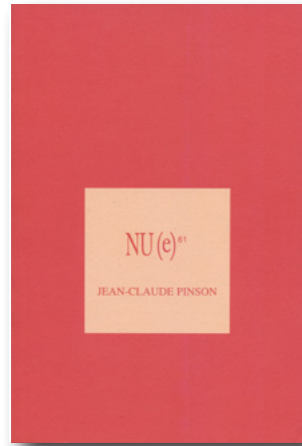




LITTÉRATURE

Jean-Claude Pinson, artiste du tiers-état



Boutade : Jean-Claude Pinson¹ est-il l'écrivain des blocs ? Non pas en raison de la référence à la Chine maoïste (dont il est question dans son livre *Drapeau rouge*²) ou au bloc soviétique (*Alphabet cyrillique*³), mais parce qu'il aura toujours de ses livres « fait bloc », dans l'enthousiasme comme dans la désillusion, contre tous les renoncements de la poésie, en rassemblant autour de lui (en manière de front de classe) un concert de voix : amoureux de littérature épique et de narration révolutionnaire (Isaac Babel, *Cavalier rouge*), autant que passionné par la figure du « poète guerrier » que fut René Char pendant la Résistance (*Feuillets d'Hypnos*), Leopardi, Baudelaire ou Janacek, il continue de rassembler ceux qui ne renoncent pas. Tout en continuant à tenir à distance le « sens », la démonstration politique qui empilerait les mots et les clichés « comme autant de briques d'un discours préconstruit », comme il le dit dans l'interview qui ouvre ce numéro de la revue *Nu(e)* à lui consacrée.

Pinson ne s'avance jamais pas seul mais convoque autour de lui des personnages-sujets qui sont autant de manières d'appréhender le réel, dans une manière de discours indirect libre où le « je » se trouve éclaté en plusieurs facettes. Un système narratif quasi romanesque qui permettrait à l'auteur de ne pas choisir, puisque le mal est dans le choix (Lucien Goldman, *Le Dieu caché*, p. 236), mais de réunir les facettes d'un homme universel à la Blaise Pascal, apparaissant dans le dépassement de ses contradictions, spécialisations et vies antérieures diverses : cette conception d'un homme se refusant à choisir serait-elle la clef de l'œuvre ?

Mais d'abord, y a-t-il œuvre ? Telle est la question sous-jacente d'un tel ouvrage collectif : la revue *Nu(e)*, dirigée par Béatrice Bonhomme et Hervé Bosio, rassemble un entretien, des poèmes inédits (pages écartées d'*Alphabet cyrillique*), des dessins de Marie Drouet, des hommages, des études critiques. Une vraie somme sur l'ensemble, son unité, et l'éventuel « système » qu'elle forme. L'utilité d'une telle revue se fonde sur le fait que les lecteurs n'aiment pas être seuls à aimer un livre, sans forcément partager l'esprit grégaire sur lequel la critique se fonde. Il s'agit ici de réunir comme un club de super-critiques, posant la pierre angulaire d'un édifice que l'on pourra voir de loin. Comme jadis les statues de Lénine, le roi prolétaire ? Pinson s'associe clairement à un « tiers état artistique », sur le modèle du free jazz : il serait aristocrate comme Archie Shepp et populaire comme le rap. Ce qui n'empêche nullement la validation d'une œuvre par un cercle de grands lecteurs, œuvre exprimant un type social inédit, un oxymore mixant la société de cour 17^e siècle et la culture ouvrière 20^e dont Pinson serait le représentant : l'*honnête homme* (au sens de Pascal, ne mettant pas de différence entre le métier de poète et celui de brodeur) *du peuple*. C'est à ce titre qu'on peut parler d'œuvre.

L'engagement absolu

Philosophe de formation (il est professeur agrégé), Jean-Claude Pinson est l'auteur de livres de poésie comme *J'habite ici* et *Fado (avec flocons et fantômes)*⁴, *Free Jazz*⁵ ou encore *Alphabet cyrillique* et d'essais ; notamment le fondateur *Habiter en poète*, paru en 1994⁶. Lisant le sommaire, le lecteur curieux court au texte de Yoann Barbereau, ex-élève nantais du poète⁷. Il propose une lecture perspicace des sources de son œuvre, trouvant dans *Eugène Onéguine* les origines de son tournant russe, à partir de *Fado*. L'ancien directeur de l'Alliance française d'Irkoutsk savoure ses vers retenus de mémoire du fond de sa geôle sibérienne, et on les savoure avec lui en les rapportant à son évasion : « Sans doute vers quelque poste himalayen filait-il, à l'assaut du ciel, en petit maquisard des pins. »

1. Il est membre du comité de rédaction de *Place publique Nantes/Saint-Nazaire* depuis la création de la revue.

2. Paru en 2008 aux éditions Champ Vallon.

3. Publié en 2016, toujours chez Champ Vallon.

4. Publiés respectivement en 1991 et 2001 chez Champ Vallon.

5. Paru chez Joca Seria, en 2004.

6. Chez Champ Vallon.

7. Lire à ce sujet « Contributeur de *Place publique*, liberté et justice pour Yoann Barbereau », *Place publique Nantes/Saint-Nazaire* n° 58 (juillet-août 2016).

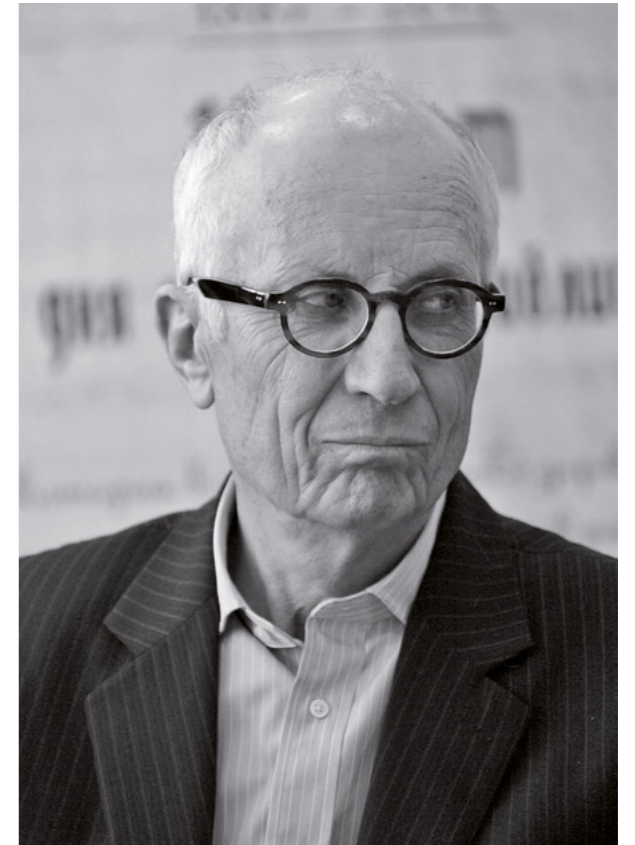
Élargissant le champ à la période historique vue sous l'angle marxiste, Pierre Bergounioux situe l'apparition de cette voix dans le développement des forces productives de l'après-guerre et l'élévation du niveau d'instruction des classes populaires. Mais Jean-Claude Pinson n'est pas seulement enfant de cette France « aux dix millions de beaux bébés », il se distingue en s'engageant « dans le militantisme absolu » et « l'aggiornamento poétique » – autrement dit, une mise à jour. « Engagement radical et grand désenchantement, haute conscience politique, puissant équipement théorique, lucidité, générosité, persévérance, s'ils passaient par la filière de l'expression, ce serait – c'est – la poésie de Jean-Claude Pinson. »

Trajectoire que Jean-Pierre Martin décompose en cinq étapes : les débuts d'un jeune homme de province amoureux de jazz, qui regarde du côté d'Althusser et de la revue *Tel Quel* et joue à pile ou face son destin ; soit littérature soit militance. Le hasard l'envoie donc quinze ans militer (et s'ensevelir) avec les « maos glaciaires » du Parti communiste marxiste léniniste français. Qu'il quittera par le haut, en réinvestissant le champ du sujet, du « moi » censuré par les oukazes militants. Moment 4 : retour du politique, parce qu'on « ne veut pas totalement suicider le moi ancien », et qu'on « tient encore trop, nous autres, à la cosmétique prolétarienne de nos belles années ». Phase 5 : l'art *poétique* comme « deuxième chance de l'espoir politique », retrait et implication « dans les tourbillons du monde ».

Par-delà ces transformations dialectiques, James Sacré se pose, lui, cette belle question de poète : les livres de Pinson sont-ils des cabanes ? Abris de jardins et cabanons abondent en effet dans ses ouvrages, et l'auteur vendéen brode sur le motif. Il prouve, citations à l'appui, que le petit maquisard de Barbereau a ménagé ses refuges de livre en livre, l'heideggérienne « cabane-monde-et-temps » du grand père dans *J'habite ici* (1990), celle de Menton dans *Abrégé de philosophie morale* (1997), les « cabane-poèmes » ou encore les « bourrines vendéennes » et « datchas », qui renvoient à la recherche d'un bonheur fragile, bricolé mais réel, d'une « habitation poétique du monde », selon l'expression de Schiller.

Même dans les écrits théoriques, note James Sacré, on ne trouve pas l'ambition de démontrer un système, illustrant davantage un aller retour entre le narratif (avec des personnages) et la poésie, non pas des palaces arrogants mais bien des cabanes « pour essayer des propositions de sens et des musiques verbales par quoi pourrait s'éclairer un peu l'énigme de l'existence ».

Reste que la poésie « peut peu » (Christian Prigent) et a déserté le champ littéraire pour se fondre dans un espace autre, post-moderne et dominé par l'efficacité, et devenir spectacle. Via le slam, un versant de la poésie mute vers la performance héritée de Dada, comme



sous-division des musiques actuelles, alors que Jean-Claude Pinson demeure un homme du studio, plus John Lennon que Jimi Hendrix. Car, dit-il, ce n'est que dans l'intimité de sa chambre et le « silence de la stanza » que la poésie se fait « aventure de la pensée, se déploie comme pensée colorée, corporelle, affective, humorale, sexuée, temporelle, éthique, politique ». Autant de définitions qui convergent vers Coltrane et Archie Shepp, puisque « le free jazz a réussi là où la littérature a échoué » (Pinson cite ici Georges Perec). D'où cette recherche de la « verve », d'une érotique de calligramme qui le détourne de l'esthétique « fatiguée » du mot pur et vertical, et le rattache au lyrisme métaphysique de Rilke, Marina Tsvetaïeva, dans la même « secrète poursuite de musique » qu'évoquait Mallarmé. ■

DANIEL MORVAN

Jean-Claude Pinson, revue *Nu(e)*, n° 61, 218 pages, 20 €